

## Annexe 86 : Les massacres des miliciens *Interahamwe* à Kigali les 7, 8 et 9 avril

**Déposition d'un ex-dirigeant *Interahamwe*, témoin protégé, procès Karemera *et alii*, TPIR, 24 mai 2006, p. 62-65.**

« Le témoin T :

R. Le membre du comité national provisoire *Interahamwe* sous le numéro 6 de cette liste est venu chez moi accompagné de certains membres *Interahamwe* de son quartier, accompagné d'un homme en tenue militaire au grade de caporal, armé d'un kalachnikov. Accompagné également d'un journaliste, à l'époque à la RTLM, Monsieur Hitimana Noël. (...)

Q. Est-ce que vous pouvez nous décrire la scène telle qu'elle s'est déroulée à Kigali ?

R. En fait, quand ils m'ont rendu visite, on s'est assis, on a échangé des nouvelles, ils m'ont dit qu'il n'y avait plus rien à craindre, ils m'ont même reproché que les gens de certains quartiers se barricadaient chez eux, il n'y aurait que les *Interahamwe* qui sont aux prises avec l'ennemi. Et en fait, ils m'ont dit... c'était une façon de dire que les *Interahamwe* et notre camp avaient l'avantage de la situation. Et c'est ainsi que, vers midi, midi 30, je les ai accompagnés dans le véhicule avec lequel ils étaient venus, et que je suis sorti pour la première fois dans les rues. On a donc suivi une route qui menait jusque dans le quartier populaire de Biryogo, route qui venait directement du quartier que j'habite, jusque dans le quartier populaire de Biryogo et de Nyamirambo. Et c'est ainsi que j'ai commencé à circuler sur les barrières. On a fini par reconduire le journaliste Hitimana à la RTLM, il a demandé une escorte à des militaires de la Garde présidentielle qui gardait les bâtiments de la Présidence situés juste en face de l'immeuble de la RTLM. Il avait demandé une escorte pour pouvoir aller évacuer sa famille. Nous nous sommes joints à lui.

Q. Y avait-il des cadavres dans les rues ?

R. Alors, en entrant dans le quartier peuplé de Biryogo, qui fait une nette séparation pratiquement avec le quartier de Kiyovu, c'est là où j'ai vu la première barrière assurée par les *Interahamwe*, où il y avait trois ou quatre ou cinq cadavres. Et alors, ainsi de suite sur les barrières, jusqu'à l'ONATRACOM, il y avait des cadavres dans des rigoles, mais les cadavres se sont révélés beaucoup plus nombreux quand nous avons emprunté la route entre l'ONATRACOM, vers Gitega, Gakinjira, en direction, en fait, de la RTLM. Là, le nombre de cadavres était beaucoup plus impressionnant. Alors, comme je vous disais que j'ai fait le chemin inverse en allant vers Kivugiza, j'ai vu des spectacles de cadavres, dont un était totalement... (*inaudible*) brûlé aux pneus... aux pneus usagés. Les gens nous ont dit qu'il s'agissait d'un combattant du FPR qui avait été attrapé et qui n'avait pas voulu parler quand on l'interrogeait. (...). Et donc, on a continué vers Kivugiza, on a évacué la famille de Monsieur Hitimana qu'on a ramené à la RTLM. Voilà pour mon premier contact avec la scène des cadavres..., les barrières, *grosso modo*, en cette date du 8. Donc, Kivugiza, Nyamirambo, Saint-Charles Lwanga, le quartier qu'on appelle Iberechi, Gitega, Gakinjira, les rues étaient encombrées de cadavres.

Q. Quelles personnes avaient été tuées ?

R. Des hommes... Des hommes plus nombreux que des femmes, ce 8 ; des enfants, mais vraiment très peu pour le spectacle de ce 8 ; des vieillards... (...) en fait, c'était sur les rues, je circulais sur les rues, mais peut-être qu'à l'intérieur des... des quartiers, le spectacle était autre chose, mais je n'y ai pas assisté personnellement.

Q. À peu près combien de cadavres avez-vous vus ce jour, ce 8 ?

R. Ce 8, vraiment, plusieurs centaines sur ce tracé, sauf que ce tracé, je l'ai fait dans les deux sens, mais surtout à l'église Saint-Charles Lwanga, à Nyamirambo, c'était un nombre indéchiffrable. Ça m'a tellement impressionné et choqué même, que le militaire qui était avec moi a attiré mon attention en disant : "Écoute, il ne faut pas trop regarder ces cadavres, ils risquent de vous jeter un mauvais sort, il ne faut pas y faire attention. Nous, les militaires, nous sommes habitués à ce genre de spectacle et on n'y fait pas attention." Je ne peux pas dénombrer, surtout à ce niveau-là.

Q. D'après vous, qui était l'auteur de ces massacres ayant entraîné la mort de centaines de personnes dont vous avez vu les dépouilles ?

R. Eh bien, c'étaient les *Interahamwe* ; c'était pour certains des militaires... En fait, il y avait

même en dehors des *Interahamwe* Za MRND, il y avait d'autres jeunes... et pratiquement toute la population, toute la population était sur les barrières. Notez que j'ai même vu des Tutsis qui étaient sur les barrières, qui ne voulaient pas être tenus pour collaborateurs de l'ennemi. C'est l'œuvre essentiellement de ceux qu'on a appelés les *Interahamwe*, mais on ne peut pas exclure que les militaires aient participé à ce genre...

Q. Les cadavres que vous avez vus, s'agissait-il de cadavres de Hutus, de Tutsis ? À quel groupe ethnique appartenait les victimes ?

R. Maître, ce n'est pas par insolence que je vous dis que je n'ai pas vérifié les faciès, (...). Mais il est clair que c'étaient des Tutsis à 95 %, et probablement des Hutus qui s'étaient affichés comme des complices de l'ennemi. (...)

Q. Est-ce que vous avez acheté de la bière aux *Interahamwe* le 8 avril ?

R. Je vous ai parlé de notre fief de Gitega, où nous nous arrêtions et saluions les gens, et les gens nous saluaient, on échangeait des informations. On buvait de la bière. C'est dans notre culture rwandaise. Quand les gens ont quelque chose à offrir aux autres, on partage la bière. Et naturellement, dans ces circonstances, les *Interahamwe* méritaient une attention particulière, pour nous... considérés comme des combattants. (...)

Q. Vous avez décrit les *Interahamwe* comme étant des combattants ; contre qui se battaient-ils ?

R. Je répéterai, encore une fois, que le combat des *Interahamwe* était dirigé contre le FPR, contre les infiltrés du FPR, contre les complices du FPR. Donc, il s'agissait en majorité des Tutsis, puisque très peu de Hutus étaient restés du côté de l'ennemi. Il y avait eu des rapprochements qui s'étaient opérés entre les Hutus ; ce que les gens ont appelé le *Hutu Power* ; mais, essentiellement, l'ennemi était tutsi.

Q. Pourquoi a-t-on tué les femmes et les enfants ?

R. Là, en fait, se trouvent des débordements et, d'après mon analyse, les gens se sont trompés de combat... de vrai combat. Donc, il y avait divers débordements : certains étaient animés par les soifs de règlements de compte individuels, les pillages - pourquoi pas -, les viols même. Donc, tous les actes de bestialité qui sont commis pendant la guerre et particulièrement pendant une guerre civile de guérilla après autant de tensions pendant quatre ans, autant de... (*inaudible*) assez de leurs biens.

Q. Parlant des débordements comme vous les avez qualifiés, qu'en était-il le jour suivant, le 9 avril ?

R. Je ne peux pas dire que les débordements ont cessé, personne ne peut dire qu'en date du 9 les débordements ont cessé ; les tueries et les massacres n'ont pas cessé. (...) Donc, pour répondre avec précision : les massacres, par rapport à ce que j'avais vu la veille, n'avaient pas du tout baissé, au contraire. Puisque j'ai eu à parcourir, bien sûr, d'autres barrières que je n'avais pas visitées la veille. (...)

Q. Les *Interahamwe* avaient pris les rues, mais qui assurait le contrôle général des *Interahamwe* ?

R. Les *Interahamwe* étaient sous le contrôle du comité national provisoire. Par exemple, nous, les membres du comité, nous circulions pratiquement sans problème sur les barrières puisque nous étions reconnus par les occupants. Les occupants qui ne nous connaissaient pas savaient donc que nous étions des responsables *Interahamwe*. Le contrôle général des *Interahamwe*, c'est le MRND, le contrôle général des autres jeunes, c'est les directions de leur parti. Voilà ce que je peux vous répondre à ce sujet. »